

Reflets d'une ville

Catherine Koeckx

Copyright©2021 Catherine Koeckx

Tous droits réservés.

ISBN:

Reflets d'une ville

A mes enfants, Elisabeth et Florent

Reflets d'une ville

Non pas un pèlerinage avec stations obligatoires et incontournables, jalonné de rituels et encore moins un chemin de croix avec points d'arrêt lourds de sens dans lesquels s'engluer. Non pas un séjour avec étapes systématiques pour lesquelles elle rédigerait des descriptifs concis pour établir la visite guidée d'un lieu qu'elle peinerait à déterminer et à délimiter. Non pas une étude toponymique ou topographique et encore moins historique quoique peut-être quelques anecdotes de ce type puissent surgir ici ou là. Non pas une errance sans rien à quoi se raccrocher, sans mots pour se dire, sans images pour s'écrire. Non pas une errance qui par définition n'aurait pas de fin. Non pas une débandade ni une dérive, non que de prendre la dérive ne lui vienne pas à l'esprit, parfois. Non pas un trajet dont la fulgurance n'aurait d'égale que la superficialité. Non pas une rencontre avec autre chose que soi-même ou

Reflets d'une ville

ce qui l'a construit. Non pas un lieu qui serait un kaléidoscope de particules sans aucun lien entre elles ni un vitrail composé de multiples images séparées les unes des autres par une coulée de plomb. Non pas un chemin linéaire qu'elle suivrait sans savoir où il la mène, qu'elle suivrait comme en pilote automatique jusqu'à ce qu'il s'arrête net au bord d'une falaise et puis le vide. Non pas une histoire qu'elle se raconterait comme on se raconte des histoires pour ne pas regarder la réalité en face ou comme on en raconte aux autres pour qu'ils ne puissent nous percer à jour et pour que notre jardin secret le demeure. Non pas une histoire avec des personnages auxquels elle prêterait une vie tragique ou rêvée ou les deux qui serait censée éveiller les émotions du lecteur pour le faire s'évader. Non pas une histoire, point. Non pas. Rien de tout cela.

Elle pose son sac sur la table et regarde autour d'elle. C'est une chambre sobre, austère. Une table en formica, deux chaises en simili cuir et métal. Un lit double, deux tables de nuit, en formica également. Un placard. Une télé accrochée au mur. Une large fenêtre rectangulaire. Dehors la ville. C'est la nuit. Elle s'approche de la fenêtre. Elle se demande ce qu'elle fait là. C'est la ville où elle est née. Elle y habite et pourtant elle ne la connaît pas. Au bas de l'immeuble, le train, une gare souterraine, le train pénètre dans le tunnel qui traverse la ville de part en part. Elle imagine les passagers du train qui ralentit, ceux qui, indifférents, sont rivés à leur écran, ceux qui se lèvent et se dirigent vers les portes, ceux qui lisent ou dorment. Elle se demande si eux, ils imaginent la ville au-dessus d'eux, la ville qui les engloutit, les gens dans les immeubles qui travaillent ou, comme elle, regardent par la fenêtre. Elle porte son regard plus loin, sur les immeubles d'en face, occupés par des bureaux pour la

plupart. Pas mal de lumière allumée, à tous les étages, des veilleurs de nuit, des gens qui bossent, ou des lampes qu'on oublie d'éteindre. Parfois elle se dit qu'il n'est pas possible qu'autant de gens travaillent encore à cette heure tardive. Elle regarde l'immeuble face à elle, il est très proche, du coup pas d'autre choix que de lever les yeux, se laisser happer par la verticalité. Le sommet des bâtiments se confond avec le ciel. Elle a choisi ce lieu parce qu'il est un point d'intersection entre l'horizontalité et la verticalité de la ville, verticalité qui n'est qu'accumulation de couches d'horizontalité. C'est ce qui la fascine dans la ville, cette superposition de strates, comme autant de mondes différents qui interfèrent les uns avec les autres ou s'ignorent totalement, cette agglomération de volumes, appartements, bureaux, chambres d'hôtels. Au-dessus d'elle, dessous, sur les côtés, d'autres chambres pareilles à la sienne, d'autres gens comme elle, en transit sans doute, on ne passe pas ses vacances dans ce type d'hôtel, elle se dit qu'elle doit être la seule à avoir pris une chambre dans cet hôtel ou dans tout autre hôtel pour explorer la ville où elle habite. Elle ouvre son sac, en sort son appareil photo, son ordi, elle ne part jamais sans et quelques vêtements qu'elle range dans l'armoire. Elle ne sait pas combien de temps elle va rester.

Elle s'approche une nouvelle fois de la fenêtre attirée par les lueurs de la nuit. Elle enlève ses lunettes et se frotte les paupières. Elle est fatiguée. Elle les pose sur la table et revient vers la fenêtre. Elle écarquille les yeux, éblouie par la beauté du spectacle qui s'offre à elle. Les contours du sommet des immeubles qui se découpent sur le ciel sont totalement flous, seules les différences d'éclairage lui permettent de les discerner, de voir la masse sombre de ceux-ci se profiler dans l'étendue plus claire du ciel, les couleurs se confondent, semblent avoir fusé l'une dans l'autre, pareilles à des lavis d'aquarelle qu'on aurait appliqués côte à côte et, plus bas, à intervalles réguliers, par la technique du mouillé dans mouillé, on aurait ajouté des bandes plus foncées pour suggérer les fenêtres illuminées. Mais ceci n'est rien en comparaison des points lumineux des réverbères, des feux de signalisation pour les trains à l'entrée du tunnel ou des sources d'éclairage plus précises dans les immeubles, qu'elle perçoit

Reflets d'une ville

comme des grappes de cercles lumineux multicolores dont elle ne saurait évaluer le diamètre. Il y a des cercles blancs, blanc crème, blanc cassé, jaunes, orange, bleu ciel, mauve, rouge, bleus, indigo, ils se chevauchent, se superposent et dans cette superposition créent de nouveaux coloris. Elle se dit qu'à la campagne elle ne pourrait rien voir de tel, les maisons éclairées étant bien plus éparses et les étoiles tellement éloignées que leur luminosité se serait fondue dans l'obscurité de la voûte céleste.

Dans la chambre au-dessus d'elle, même configuration même mobilier, un homme. Son PC est posé sur la table en formica. Il est assis devant son PC, face à la fenêtre. Il écrit. Il aurait pu tourner le dos à la fenêtre, mais il préfère lui faire face, même si son regard, à lui aussi, vient buter sur l'immeuble d'en face. Il a besoin d'avoir vue sur l'extérieur. Lui, il sait pourquoi il est là et pour combien de temps. A côté de lui, un reste de repas qu'il s'est fait livrer et qu'il a mangé tout en écrivant. Sur le lit, son sac à dos. Un livre aussi, il ne part jamais sans. Dans la chambre

en dessous d'elle, un homme et une femme, ils sont sur le lit, ils font l'amour, vêtements au sol, épars, un costume couleur sombre, tissu fin et coûteux, chemise blanche, cravate lignée, classique, un jean, des baskets, une chemise légère, pas de sac ni d'ordi, ils ne voient rien qu'eux-mêmes, et encore. Il n'y a rien sur la table ou les chaises. Ils n'ont même pas pris la peine de baisser le store. De toute façon au même étage dans l'immeuble d'en face, c'est la pénombre. Dans la chambre à côté d'elle, porte d'entrée à droite de la sienne quand on est dans le couloir, il n'y a personne. Dans la chambre du côté opposé, porte d'entrée à gauche de la sienne, une femme aussi. Elle fait les cent pas dans la chambre, elle est en voyage d'affaires, elle essaie de joindre son mari au téléphone et il ne répond pas, elle est certaine qu'il la trompe, qu'il profite de ses absences pour s'envoyer l'une ou l'autre de ses collègues. Peut-être comme le gars en costume de tissu fin et coûteux et la fille en jean et baskets qu'elle a vus sortir de l'ascenseur, à l'étage en dessous. Elle aussi, elle sait combien de temps elle va rester et d'ailleurs elle va rentrer plus tôt que prévu, histoire d'essayer de la confondre. Au son du train qui s'approche, elle va vers la fenêtre, elle a juste le temps de voir le train s'engouffrer dans le tunnel, regarde l'immeuble d'en face sans le voir. Elle ne regarde pas vers le haut, elle n'y pense pas. Elle reprend son téléphone, tente un nouvel appel. Pas de réponse. Elle se dit qu'elle ne parviendra pas à dormir. Dans la chambre en face de la femme qui croit que

son mari la trompe, configuration inverse, même mobilier, un homme vient de s'installer après un repas bien arrosé, il a posé son sac près de la fenêtre qui donne sur la rue, il ne regarde rien, il ouvre le lit et s'y laisse tomber, s'endormant sur le champ d'un sommeil sans rêves. C'est étrange comme les autres chambres occupées semblent se regrouper autour de la sienne, il y en a d'autres, bien sûr, mais on l'a compris, même configuration, même mobilier et même type d'occupants aussi. On n'est pas ici pour des vacances ou du tourisme, quoique peut-être, il pourrait y avoir des touristes à petit budget. Ça, elle le sait. Ce qu'elle ignore c'est qui se trouve dans les autres chambres et quelles chambres sont occupées. De toute façon, même si elle savait qui occupe les autres chambres, elle ne connaît pas ces gens et les connaître, savoir qui ils sont n'a aucun lien avec la raison de son séjour dans cet hôtel. Du moins, c'est ce qu'on peut penser. Elle se demande ce qu'elle fait là, mais c'est plutôt par une sorte d'hébétude, ne pas croire qu'elle a finalement sauté le pas car, au fond, oui, elle sait très bien ce qu'elle fait là.

Dans la chambre au-dessus d'elle, l'homme est assis à la table en formica, face à la large fenêtre rectangulaire. Son pc est posé sur la table. Il vient de repousser sur le côté les restes d'un repas qu'il s'est fait livrer. Quand il séjourne ici, c'est-à-dire deux fois par mois et une à deux nuits d'affilée maximum, il se fait toujours livrer le même repas, du porc aigre-doux, du même traiteur chinois. La sauce aigre-douce est un grand classique de la cuisine asiatique et sa caractéristique principale est l'association des saveurs sucrées et acidulées. La base est la même dans toutes les recettes, oignons, poivrons, ananas pour les légumes, sauce de soja, vinaigre de riz ou de cidre, un trait de ketchup ou de coulis de tomate pour la sauce proprement dite, certaines recettes ajoutent du gingembre, d'autres de la sauce Worcestershire ou sauce anglaise, d'autres encore remplacent le sucre par du miel. Quand il va au restaurant asiatique, comme lorsqu'il est dans cette chambre d'hôtel, il prend systématiquement du porc aigre-doux, parfois du poulet, même si la sauce s'accommode aussi avec des scampis ou du canard. Il est conscient de son manque d'originalité vis-à-vis d'une cuisine qui, elle, est loin d'en être dépourvue, mais, faute avouée à moitié pardonnée, il adore ça, c'est

son péché mignon et à force d'avoir testé ladite sauce au cours de ses périples à l'étranger ou dans son propre pays, il pourrait presque élaborer un guide des bonnes adresses avec un descriptif précis de la recette selon ce qui titille ses papilles gustatives aiguisées, des notes d'appréciation, ici les légumes sont croquants à souhait, là ils sont trop cuits, ailleurs à peine trois morceaux d'ananas dans une sauce trop liquide. Peut-être qu'un jour il s'y mettra quand il sera à la retraite. Une télé est accrochée en haut du mur et le surplombe. Il a replacé le pc devant lui. Il regarde vers la fenêtre. Des ombres qui se meuvent à l'étage qui fait face à sa chambre attirent son attention. Il se lève et s'approche de la fenêtre. Deux hommes discutent, la conversation semble véhémement, l'un d'eux, derrière son dos, pose la main sur un objet se trouvant sur un bureau, sa main se crispe, elle serre l'objet. Il se retire dans la pénombre pour ne pas être vu. De là il regarde furtivement les autres immeubles d'en face et se dit qu'il y a encore pas mal d'activité et de mouvement. Il regarde l'heure, il est 22h30. On bosse de plus en plus tard de nos jours, se dit-il. Déjà il a oublié la scène impliquant les deux hommes. La proximité des immeubles d'en face l'opprime, il regarde vers le haut, on ne voit même pas le ciel, ou à peine. Il entend le bruit d'un train, il a juste le temps de regarder vers le bas pour voir le train pénétrer dans le tunnel, ça dure une fraction de seconde. La ville, décidément, c'est pas son truc. Le silence est revenu. Il déteste le bruit des trains. Il se demande

comment des gens peuvent habiter à proximité d'une voie ferrée ou d'une gare. Il se rassied devant son pc, il a un article à terminer et à faire parvenir. Demain il sera tôt sur la brèche pour assister à la suite des débats, mais son article, il pourra l'écrire de chez lui. Loin de la ville.

Dans la chambre en dessous d'elle, un homme et une femme sont couchés sur le lit, ils viennent de faire l'amour. Ils ont tiré la couette à eux pour ne pas se refroidir. Leurs vêtements jonchent le sol, lui se dit qu'il devrait prendre un peu plus soin de ses habits, car ce costume de drap fin lui a coûté bonbon mais dans ces moments-là c'est le cadet de ses soucis. Il aperçoit la télé accrochée en haut du mur qui fait face au lit et essaie de se remémorer où il a déjà vu des téléfixées au mur de cette façon. Mais oui, c'est dans les hôpitaux, pour que les malades puissent regarder la télé sans avoir à se redresser dans leur lit. Il tourne les yeux vers sa compagne qui a l'air de dormir mais au moment où il esquisse un geste pour se saisir de la télécommande posée sur la table de nuit de son côté à elle, elle ouvre les yeux. C'est à cet instant qu'il se rend compte qu'ils n'ont pas baissé le store de la large fenêtre rectangulaire qui donne sur l'immeuble d'en face. Par chance, se dit-il, l'étage qui fait face à leur chambre est plongé dans l'obscurité. Il se dit qu'il doit s'agir d'un immeuble de bureaux, tous probablement vides à cette heure. L'horloge digitale de la télé affiche 22h30. Un grondement se fait entendre, tout proche, ils se regardent intrigués et le bruit

s'est déjà envolé lorsqu'ils se rendent compte qu'il s'agissait d'un train. Ils ignoraient que la voie ferrée passait en dessous de l'immeuble qui abrite l'hôtel. D'ailleurs ils ne connaissent rien de la ville dans laquelle ils se trouvent et encore moins du quartier où se situe l'hôtel. Leur rencontre est due au hasard, tout comme le choix de l'hôtel, si toutefois il peut être question d'un choix dans ce genre de circonstances. Demain, ils repartiront chacun d'où ils viennent et ne se reverront probablement jamais.

Dans la chambre à sa droite, porte d'entrée à gauche de la sienne, une femme énervée marche de long en large dans la chambre, enfin si on peut dire car en trois pas elle a couvert la distance qui va de la porte d'entrée, en longeant le lit, jusqu'à la large fenêtre rectangulaire. Elle est dans cette ville pour affaires et doit en principe y séjourner trois nuits. Celle-ci est la deuxième. Elle regarde l'heure à l'horloge de la télé fixée au mur, il est 22h30. Elle s'approche de la fenêtre lorsqu'elle entend le bruit d'un train qui s'engouffre dans le tunnel, elle a tout juste le temps de l'apercevoir. Relevant la tête, elle regarde l'immeuble d'en face sans le voir et donc elle ne voit pas, dans l'espace éclairé, les deux hommes qui ont une discussion véhémement, elle ne voit pas l'homme qui pose la main derrière lui sur l'objet se trouvant sur le bureau. Depuis tout à l'heure elle essaie de joindre son mari au téléphone, mais il ne répond pas. Elle est certaine qu'il la trompe. Elle reprend son téléphone et tente un nouvel appel, en vain. Quand elle a vu le couple dans

l'ascenseur, lui, la cinquantaine, costume coûteux, tiré à quatre épingles, elle, vingt-cinq ans tout au plus, jean et baskets, elle a eu envie de vomir en pensant en son mari. Si ça se trouve, il fait pareil que l'homme au costume coûteux en ce moment-même. Elle continue de faire les cent pas. Elle étouffe dans cette chambre de trois mètres sur trois. Elle saisit les quelques affaires qu'elle avait sorties de la valise et les lance en direction de celle-ci. C'est décidé, elle rentrera demain dans l'après-midi, peut-être parviendra-t-elle à le surprendre ou à en apprendre plus sur les activités auxquelles il se livre en son absence. Dans la chambre en face de la femme qui croit que son mari la trompe, un homme vient d'entrer à la suite d'un repas bien arrosé. Il s'est laissé tomber sur le lit. Il n'a rien vu, rien entendu, black out total.

A regarder une nouvelle fois cet autre point d'intersection que constitue l'endroit précis où le train s'engouffre dans le tunnel, elle se rend compte qu'il y a également une gare en surface, sans doute certains types de trains s'arrêtent-ils en surface et d'autres sous terre, elle ira voir plus tard sur le net, se disant qu'à une autre époque elle se serait procuré un horaire des chemins de fer et l'aurait consulté dans cette chambre d'hôtel, probablement assise sur le lit, face à la fenêtre qui donne sur l'immeuble d'en face, encore quelque chose qu'elle ne connaît pas de sa ville ou si peu, les gares, elle n'emprunte quasiment jamais le train alors qu'on peut le prendre pour se rendre d'un point à un autre de la ville comme on prendrait le métro, la voie ferrée traverse toute la ville du sud au nord et vice-versa en passant par la gare située en contrebas de l'hôtel, cependant, pour elle, prendre le train c'est sortir de la ville ou y revenir, c'est synonyme de voyage, de vacances ou encore

d'aventures et pourtant ce qu'elle s'apprête à vivre durant son séjour dans cet hôtel tient de l'aventure, certes une aventure urbaine, à faible risque, mais une aventure quand même et d'ici quelques instants, elle s'armera de son appareil photo, c reflex muni d'un zoom 18-135mm, acheté il y a près de dix ans et à l'évidence plus de première jeunesse, mais il lui suffit amplement pour l'usage qu'elle en a : dix-huit millions de pixels, autofocus haute-précision, objectif interchangeable, elle a récemment acquis un grand angle pour ses périples urbains, nombreux réglages dont elle ne se sert pas, toujours elle se dit qu'elle va se plonger dans le manuel, un petit livret de 319 pages, police de caractère grand maximum corps 10, un concentré d'explications technologiques truffées de reproductions d'écrans, d'icônes et de pictogrammes plus barbares les uns que les autres, d'abréviations et d'acronymes rébarbatifs, et toujours elle procrastine, mais il est là au fond de la housse, parce qu'elle pourrait en avoir besoin, sait-on jamais. Elle descendra observer cette gare de plus près, prendra sa première salve de photos telle une entrée en matière, un tour de chauffe parce qu'il faut bien commencer quelque part et pour l'instant, à peine levée d'une nuit sans rêve, elle se retrouve de nouveau face à la large fenêtre rectangulaire, en effet, que peut-on faire d'autre dans ce genre de chambre d'hôtel si ce n'est regarder par la fenêtre et à présent qu'il fait jour, elle se rend compte que le bâtiment où est situé l'hôtel se reflète dans l'immeuble d'en face comme celui qui fait angle avec lui et le ciel

Reflets d'une ville

aussi, d'un bleu profond, bleu cobalt pur, parcouru de cumulus, seule manière pour elle de prendre connaissance de la météo, de sa chambre située au 2^e étage, même en collant son visage à la vitre, elle n'aperçoit pas le ciel, elle regarde son reflet dans les vitres, il est aussi intense que s'il s'était agi d'un miroir, elle songe tout à coup au nombre de photos qu'elle a déjà prises de reflets dans des immeubles vitrés, impossible d'avancer un chiffre tant il y en a, ce sont des images qui l'attirent et la subjuguent par leur nature insaisissable, mouvante, parfois spectrale à certaines heures de la journée et sous certaines conditions atmosphériques, couleurs translucides qui s'entremêlent, s'interpénètrent ou parfois forment des surfaces qu'on dirait opaques, pareilles à d'immenses panneaux métalliques glabres, ou des géométries doubles ou triples, des images qui constituent des mondes à elles seules, des fantasmagories où son œil se perd avec une délectation sans cesse renouvelée, tant il est vrai qu'on peut faire dix fois la même prise de vue, dix jours de suite, à la même heure, on obtiendra dix images totalement différentes, d'ailleurs elle a déjà songé à faire un livre rassemblant de telles séries, chaque photo comporterait une description précise dans un style mi-littéraire mi-télégraphique, elle pourrait commencer pendant son séjour dans cet hôtel, quelle heure est-il, 9 heures 30, c'est parti, ce sera le premier cliché d'une première série, ensuite, elle descendra photographier la gare.

Regarder par la fenêtre. Elle se rend compte que c'est une activité qu'elle a pratiqué en continu du plus loin qu'elle s'en souvienne. Vers ses cinq, six ans déjà, elle regardait de la fenêtre du deuxième étage les autres enfants jouer dehors, ces enfants qu'elle aurait aimé rejoindre, ce à quoi ses parents, par peur, ne consentaient pas. Plus tôt que cela encore, elle regardait de la même fenêtre un petit train à vapeur qui passait à quelques dizaine de mètres en contrebas pour une destination inconnue d'elle à cette époque, déjà un train qui passait au bas d'un immeuble, un immeuble de seize étages, le plus haut immeuble du voisinage et que les gens appelaient familièrement « la tour », rien à voir avec ces immeubles de verre qu'elle avait face à elle en cet instant, c'était un immeuble en béton dont le revêtement était constitué d'immenses plaques sur lesquelles étaient fixées des sortes de galets qui conféraient à l'ensemble un aspect grisâtre.

Elle se souvient d'une seule fois où elle a vu passer ce train, même si elle l'a peut-être vu passer plusieurs fois, car peu de temps après, étant donné qu'il se situait à la périphérie de la ville dans un quartier résidentiel, il a été supprimé et son tracé a été remplacé par une promenade dite «la promenade verte », les gens des alentours disant, quant à eux, qu'ils allaient se promener dans le chemin de fer. Dans cette même chambre encore, plus tard, tandis qu'elle étudiait à son bureau avec vue sur le pont qui passait au-dessus du chemin de fer, elle voyait une maison juste au-delà du pont qui la faisait rêver d'un ailleurs, car oui, que fait-on d'autre en regardant par la fenêtre que de réfléchir ou rêver, rêver d'un ailleurs, comme quand elle regarde par la fenêtre de la chambre d'hôtel et qu'elle voit le ciel se refléter dans les vitres des immeubles d'en face et qu'elle se laisse absorber par les volutes qui s'y dessinent comme par autant d'univers parallèles, et cet ailleurs qu'elle voyait était à mille lieues de la ville, c'était une maison ancienne entourée d'arbres dont une des petites fenêtres de la façade à front de rue dans le prolongement du pont était ornée d'un rideau au crochet qui lui donnait un air bucolique, déjà elle rêvait de ça, de maisons à la campagne, d'être loin de la ville, de se rapprocher de la nature, de vivre en osmose avec elle sur des terres rudes, mais ça n'était jamais resté qu'un rêve, un rêve qu'elle a encore aujourd'hui, on dit qu'il faut avoir des rêves et qu'ils ne doivent pas forcément se réaliser. Donc, oui, regarder par la fenêtre et rêver ou réfléchir, c'est ce qu'elle est en train

de faire en cet instant précis, elle regarde les immeubles d'en face, le ciel bleu qui s'y reflète, songe aux innombrables photos de reflets dans des immeubles vitrés qu'elle a déjà faites et aux fenêtres auprès desquelles elle s'est déjà tenue ainsi. On peut dire que dans une vie il y a des fenêtres qui ont compté et d'autres pas, celle de son enfance, bien sûr, est à ranger dans la première catégorie. Par contre, il y en a de nombreuses autres dans des hôtels de passage, où elle y a juste regardé pour voir la vue, sans véritablement s'y attarder, aucun rêve ni réflexion ne se sont présentés à son esprit dans ces chambres-là et il lui semble, maintenant qu'elle y pense, se rendre compte qu'elle ne parvient à rêver ou réfléchir auprès d'une fenêtre que dans un lieu où elle se sent bien. La plupart des chambres d'hôtel où elle a eu le temps de réfléchir sont des chambres d'hôtel où elle s'est retrouvée seule et même si elle n'y ressentait pas d'anxiété particulière, le fait d'être seule ne lui permettait pas de se détendre suffisamment que pour susciter le rêve ou la réflexion. Ici pourtant, elle est dans une chambre d'hôtel et elle est seule, oui, mais à la différence des autres chambres d'hôtel, dans celle-ci elle se sent en quelque sorte chez elle puisque cette ville est la sienne et si elle regarde par la fenêtre, elle a autour d'elle un environnement familier. Mais en réalité, regarder par la fenêtre, comme elle le fait en ce moment, n'est-ce pas aussi regarder au-dedans de soi, car ce que nous voyons ne se trouve pas seulement à l'extérieur, on ne distingue pas uniquement les reflets dans la

vitre d'en face, on perçoit aussi son propre reflet dans la vitre qui fait écran entre soi et le monde, oui c'est notre propre reflet que la vitre nous renvoie et peut-être est-ce aussi pour cela que nous passons beaucoup de temps face à des fenêtres, c'est ce qu'elle est en train de se dire alors qu'elle se tient là devant la large fenêtre de cette chambre d'hôtel tout à fait quelconque, pareille à toutes les autres chambres du même hôtel, totalement interchangeable, c'est un moment d'introspection, un moment de soi à soi que l'on passe ainsi en se donnant l'impression de faire quelque chose au lieu de rester inerte dans un fauteuil à rêvasser. Et ce reflet dans la fenêtre, peut-être nous convient-il ou ne nous convient-il pas, peut-être nous plaît-il ou ne nous plaît-il pas. Il se peut que la durée de temps passé devant une fenêtre soit proportionnelle à notre degré d'adéquation avec le reflet de nous-mêmes que nous renvoie la vitre. S'il nous plaît, nous n'aurons pas besoin de nous éterniser devant la fenêtre, si notre but, en nous tenant devant elle, est de l'examiner pour tenter de l'améliorer. Et puis se dire aussi que le reflet que nous renvoie la vitre peut-être différent que celle-ci soit située en ville ou à la campagne, comment la ville ou la campagne participent de ce que ce reflet nous renvoie de nous-mêmes. Ce qu'elle ressent dans cette chambre qui est un cube au milieu d'une infinité d'autres cubes identiques insérés dans la trame qui constitue les strates innombrables de la ville, c'est qu'elle fait partie de ce tout comme une fourmi dans une fourmilière, une abeille dans une ruche, ou

encore une cellule dans un être vivant mais dont l'absence ne changerait rien à la fourmilière, à la ruche ou à l'être vivant, car ils font partie de leur essence même. A la différence toutefois de la fourmi, de l'abeille ou de la cellule, elle ressent aussi, lorsqu'elle creuse un peu trop, une sensation d'écrasement et d'étouffement. Penser, imaginer ce qui se passe dans les autres strates de la ville est une activité à laquelle elle se livre une grande partie du temps quand elle pense la ville, comme d'imaginer ce qui se passe en surface lorsqu'elle est dans le métro, ou sous terre lorsqu'elle est en surface, elle visualise les couches de gens cloisonnées et superposées les unes aux autres, elle les voit se mélanger, parfois passer d'un cube ou d'une bulle à l'autre, vers le haut ou vers le bas ou sur les côtés. La veille au soir, jour de son arrivée, en parcourant le couloir en direction de sa chambre, elle n'a pu s'empêcher de se demander si elles étaient occupées et par qui, elle n'a croisé personne, mais à 22h30, elle a par réflexe regardé l'heure sur la télé accroché au mur, elle a entendu des cris et des gémissements, à l'évidence des ébats amoureux, qui semblaient venir de la chambre en dessous de la sienne et dans la chambre de droite elle a entendu des bruits de pas rapides et étouffés par la moquette, comme quelqu'un qui fait les cent pas et une voix de femme qui parlait sur un ton d'invective sans qu'aucune réponse ne suive. A regarder son reflet dans la vitre, elle se sent happée dans une réflexion qui commence à échapper à son contrôle, à

regarder les rails en contrebas qui s'engouffrent dans les entrailles de la ville, elle se sent comme engloutie dans une peinture d'Edward Hopper, dans une ville d'âmes esseulées et isolées, d'âmes perdues dans l'errance et le ressassement. Soudain elle se retourne, elle voit son appareil photo, qu'elle avait posé sur la table en formica. Elle le prend, se saisit de ce sac à dos qui fait partie des incontournables de ses petits déplacements de travail de ses city-trips ou de ses randonnées. Il a juste la bonne dimension pour y glisser son MacBook Air, son appareil photo, son livre du moment, quelques vêtements de rechange et son nécessaire de toilette. Son précieux atout, elle en a fait l'expérience, est le système AirSpeed qui prévoit un filet dorsal tendu et très respirant associé à une ceinture abdominale pour un soutien optimal du dos. Il comporte une sangle de sternum et contient une housse de protection en nylon robuste qui se range dans une poche située dans la partie inférieure du sac. A cela s'ajoute des boucles pour les bâtons de randonnée et un emplacement pour réservoir à eau. Elle sort de la chambre.

Pour elle, de sa ville, *seuls comptent l'image, la mémoire et le désir*. Il y a les images anciennes qu'elle a vues dans des albums de famille, dans des livres ou des documentaires, pour chaque ville il en existe des quantités incroyables et la sienne ne fait pas exception à la règle. Ce qu'elle préfère sont les livres qui présentent des vues actuelles et des vues d'époque, une mémoire qui n'est pas la sienne, mais celle de ceux qui l'ont précédée et qu'il lui semble s'être appropriée à force d'avoir regardé ces images, comme si elles avaient toujours fait partie d'elle. Elle regarde une nouvelle fois les immeubles qui bordent le terre-plein sous lequel s'engouffre la voie ferrée qui mène à la gare souterraine, voie ferrée aménagée sur un pont qui surplombe une chaussée le long de laquelle coulait il y a très longtemps un ruisseau. Elle aimerait qu'il puisse exister une photo de cet endroit précis, il y a un siècle ou plus, celui sur lequel elle a vue en cet

instant même. Il y a un grand hôtel Art Déco de l'autre côté des immeubles et il s'y trouvait déjà à cette époque. Elle imagine de part et d'autre de celui-ci des maisons de maître hétéroclites, façades étroites et élancées, polychrome, briques émaillées blanc cassé, frise en brique émaillée vert bouteille, pierre bleue, balcons finement ouvragés de motifs végétaux dans le plus pur style Art Nouveau, fenêtres circulaires en loggia, toits à pignon, logettes, débords de toits agrémentés d'aisseliers de bois sculpté, façades avec oriel, affublées de ressauts maçonnés et décorés, témoins des agencements internes et de l'extension des volumes vers l'extérieur typiques de l'architecture du XIXe siècle. La chaussée surplombée par le pont du chemin de fer était bordée quant à elle par un quartier populaire qui a été rasé et remplacé par des immeubles de bureaux ou des immeubles à appartements. Ce désir qu'elle a d'investiguer sa ville par l'image et par l'écrit la taraude depuis un certain temps déjà, depuis qu'elle s'est rendu compte qu'elle a toujours gravité dans ce quartier et bien plus que cela même puisqu'elle y est née. Elle est née pas loin de là dans une clinique qui aujourd'hui n'existe plus le bâtiment qui l'abritait ayant été transformé en appartements de luxe. Cette clinique était située sur un vaste square, le square Marie-Louise. Jamais elle n'avait cherché à savoir qui était cette Marie-Louise, jusqu'à très récemment. Quelques rapides recherches lui avaient permis de découvrir qu'elle n'était autre que Marie-Louise de Habsbourg-

Lorraine, archiduchesse d'Autriche et impératrice des Français de 1810 à 1814, alors que la Belgique faisait partie des départements des anciens Pays-Bas autrichiens annexés par la France en 1795, et qu'elle avait fait deux brefs séjours dans les départements du Nord et entre autres au Palais de Laeken, une l'année de son mariage et l'autre l'année suivante, ne laissant vraisemblablement pas un souvenir indélébile de son passage, ce qui ne pouvait que soulever la question du choix de sa personne pour nommer ce lieu dans un quartier où de grandes figures historiques comme Philippe le Bon ou Joseph II faisaient partie du paysage toponymique, choix dû peut-être au fait qu'elle était la petite-nièce (au passage, celle également de Marie-Antoinette) de ce despote qualifié d'éclairé ? Il n'entrait cependant pas dans ses intentions d'explorer plus avant cette question. Le sol de la clinique était en granito. Elle se souvenait très bien de ce sol qu'elle avait gardé en mémoire du temps où sa mère l'emmenait dans cette clinique pour les consultations pédiatriques. Grandes dalles de ciment piqueté d'éclats de pierre bordées d'un liseré de damiers noirs et blancs, elle avait longtemps ignoré jusqu'au nom même de ce revêtement qui remontait à l'Antiquité où il avait constitué en quelque sorte la mosaïque du pauvre composée de résidus de marbre ou d'autres matériaux précieux coulés dans du ciment avant de trouver ses lettres de noblesse dans les palais vénitiens grâce à un savoir-faire hautement maîtrisé. Ce n'est qu'au XXe siècle que la technique s'est

exportée dans le reste de l'Europe et qu'elle y a pris son essor dans les années 1920-1930 se mariant bien avec le style Art Déco. Dans les années 1950-1960 sont apparues les dalles préfabriquées qui ont été utilisées pour le sol de la clinique. Elle s'interroge à propos du souvenir qu'elle a de ce sol et du fait qu'il se soit à ce point imprimé dans sa mémoire. Il est vrai que dans l'enfance, tout ou presque se passe au niveau du sol et de toute évidence, elle a dû le côtoyer de près. Les éclats de pierre, elle a le souvenir qu'il s'agissait de pierre noire ou grise, de l'obsidienne peut-être, oui pourquoi pas, une pierre qui l'intrigue et la fascine, une pierre de lave à laquelle on prête des vertus protectrices et dont elle aime s'entourer, d'ailleurs elle porte un bracelet d'obsidienne, d'œil de tigre et d'hématite. Peut-être est-elle tombée sur ce sol et est-elle entrée en contact de manière brutale et traumatisante avec lui ou alors elle a dû y jouer bien qu'elle doute que sa mère l'ai laissée se rouler sur lui si lisse et propre eût-il été, un enfant ça s'assied sur une chaise et ça attend tranquillement. Demain elle se mettra en route. C'est pour ça qu'elle est là. Pour explorer ce que cette ville lui renvoie, convoque en elle d'images par la mémoire et le désir qu'elle a de les confronter à celles que lui dictera le réel et qu'elle saisira au plus juste avec son appareil photo, car c'est cela qu'elle a en tête depuis longtemps, *les photos qui ouvrent l'imaginaire et l'écrit qui comble les creux, les déplis qu'ils permettent*. Les images de maintenant et les images d'avant, les mettre en regard et reconstruire le pont

Reflets d'une ville

qui les relie par des mots comme celui bien tangible qui amène les trains vers la gare souterraine, des mots qui disent aussi ce qui est ignoré, qui colmatent les brèches du désintérêt et de l'oubli, qui explorent la nature multi-couches de la ville, qui peut-être forgent un réel différent mais un réel quand même, une sorte de dépli que d'autres n'ont pas perçu mais que son imaginaire pourra contribuer à rendre visible.

A la différence des autres chambres d'hôtel, dans celle-ci elle se sent en quelque sorte chez elle puisque cette ville est la sienne. C'est la première fois qu'elle prend une chambre d'hôtel dans sa ville. Pourquoi utiliser un pronom possessif pour parler de la ville où l'on habite, de la ville où l'on est né ? On peut tout au plus être propriétaire de quelques ares de terrain ou d'une surface dans un immeuble, voire dans plusieurs, mais certainement pas d'une ville entière comme cela a pu se faire en des temps reculés ou dans des contrées qui ne fonctionnent pas de la même manière. Cela ne justifie donc en aucun cas de qualifier une ville de sienne. Le premier citoyen d'une ville (ou d'un village), le bourgmestre en Belgique, pourrait peut-être se sentir plus légitime à dire qu'une ville est la sienne. On l'entendra dire : « dans ma ville de xxx » même s'il n'en est pas plus propriétaire que ne le sont ses concitoyens. C'est sa qualité de chef élu du pouvoir exécutif de la

ville qui l'incitera à user du pronom possessif. Qu'est-ce qui peut dès lors amener le citadin lambda à dire, comme elle, que *cette ville est la sienne* ? Un sentiment d'appartenance, cela ne fait aucun doute. Oui, mais alors, cela signifie que l'on appartient à cette ville et non le contraire. Comme lorsqu'on dit « j'appartiens » à telle communauté, ou telle famille, on dira aussi « c'est ma communauté » ou « c'est ma famille ». Quoi qu'il en soit, l'utilisation de verbe « appartenir » dans le cas d'une ville n'est pas approprié. On n'appartient pas plus à une ville qu'elle-même ne nous appartient. La formulation *cette ville est la sienne*, ou la mienne, que l'on utilise à la troisième ou la première personne, a des relents de nationalisme, de patriotisme, existe-t-il un terme similaire par rapport à une ville ? Une sorte de cocorico citadin ? Selon quel critère dira-t-on qu'une *ville est la sienne* ? Le fait d'y habiter peut être un critère mais il n'est pas déterminant. On peut en effet habiter une ville et dire qu'une autre est la sienne. Etre né dans une ville peut également être un critère, un critère de plus de poids que le premier, mais il ne suffit pas à lui seul, car on peut être né dans une ville et immédiatement après où dans les années qui suivent déménager dans une autre ville laquelle devient par conséquent la ville d'adoption et c'est celle-là que l'on pourra désormais qualifier de *sienne*. Toutefois, on le pourra seulement dans la mesure où le séjour aura une longueur suffisante pour permettre le développement de ce sentiment d'appartenance et où les

racines familiales dans la ville (ou le village) de naissance sont peu développées voire inexistantes. Le fait d'avoir des racines familiales bien ancrées dans une ville (ou un village), à quoi peut s'ajouter un vécu émotionnel important, semble être un critère plus déterminant qui permette à quelqu'un de dire qu'une ville est la sienne. En ce qui la concerne, elle peut affirmer que cette ville est la sienne parce qu'elle y est née, que ses racines familiales côté paternel y sont bien ancrées et qu'elle y a toujours habité. *A la différence des autres chambres d'hôtel, dans celle-ci elle se sent en quelque sorte chez elle puisque cette ville est la sienne.* Puisque cette ville est la sienne établit que l'affirmation qui précède, à savoir *elle se sent en quelque sorte chez elle* en découle, que son sentiment d'appartenance à la ville impliquerait qu'elle se sente chez elle dans cette chambre, conclusion totalement subjective qui n'est le reflet que de celle qui y loge. « *En quelque sorte* » souligne cependant que le sentiment de se sentir chez soi dans cette chambre ne soit pas aussi réel que celui, véritable, que l'on peut éprouver dans son lieu de vie habituel. En remontant la phrase à rebours, on comprend que c'est la première fois qu'elle prend une chambre d'hôtel dans sa ville, ce qui n'est pas totalement étrange étant donné que l'on prenne rarement une chambre d'hôtel dans la ville où l'on habite. Deux possibilités semblent se profiler : soit pour un logement temporaire entre deux locations d'appartement ou de maison ou entre l'achat et la vente d'une maison ou d'un appartement,

Reflets d'une ville

soit pour des rencontres qui ne peuvent se faire au domicile d'une personne pour des raisons de discrétion, comme tel peut être le cas du couple qui passe la nuit dans la chambre du dessous pour autant qu'un des deux protagonistes au moins habite la ville. Ce n'est pas le sien.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Citadine depuis toujours mais avide de nature
et de grands espaces qu'elle partage par la
photo ou l'aquarelle
(www.catherinekoeckx.be), Catherine Koeckx
est aussi passionnée par la ville
(@bruxelles_autrement). Bruxelles mais pas
que... Elle a publié *Le Guide lovecraftien de
Providence* en 2021